

## Refuge Adèle Planchard, Pic Nord des Cavales 10/11 juillet 2022

### Les participants :

Pour le refuge : Françoise et Jean Jacques, Geneviève et Gilles, Michèle et Daniel.

Pour les Cavales : Rodolphe et François.



Les forçats de la route, les cyclistes du Tour, ont ceci en commun avec nous, les forçats de la grimpe, qu'ils en savent jusqu'au bout de l'étape. Sauf que le public les encourage, qu'ils ont la prime en haut des cols, qu'ils sont aux petits soins de leur directeur sportif, qu'ils logent dans un hôtel confortable où un masseur redonne de la vigueur à leur musculature éprouvée. Nous, nous n'avons que les yeux pour pleurer, notre mental pour tenir jusqu'au bout de l'effort et le refuge pour récupérer, sans douche, l'eau au torrent... et en plus nous devons payer !

Notre petite troupe est donc arrivée à Villars d'Arène, ce dimanche 10 juillet, en étant passée à 10 h à Bourg d'Oisans. Cette heure-là a son importance, car en approche de cette bourgade, nous apprenions que la route du Lautaret serait fermée à 10 h 45, cause Tour de France... À 3/4 d'heure près, notre sortie était ajournée.

Bien chaussés, lourds sacs au dos, nous partons groupés vers la montagne. Après un premier passage ardu, qui nous fait prendre 300 m de D+ en un rien de temps, nous parcourons une longue plaine alluviale, le Plan de l'Alpe, où la Romanche s'accorde un répit en flânant, serpentant en plusieurs lits. C'est une sorte d'immense parc paysagé, avec ses parterres fleuris, ses plantations d'arbres, un petit paradis qui précède l'enfer. Au Plan de la Fourche, l'heure des musettes est arrivée. Nous nous restaurons sans trop tarder et deux dissidents nous lâchent. Rodolphe et François vont grimper sur le dos des Cavales.

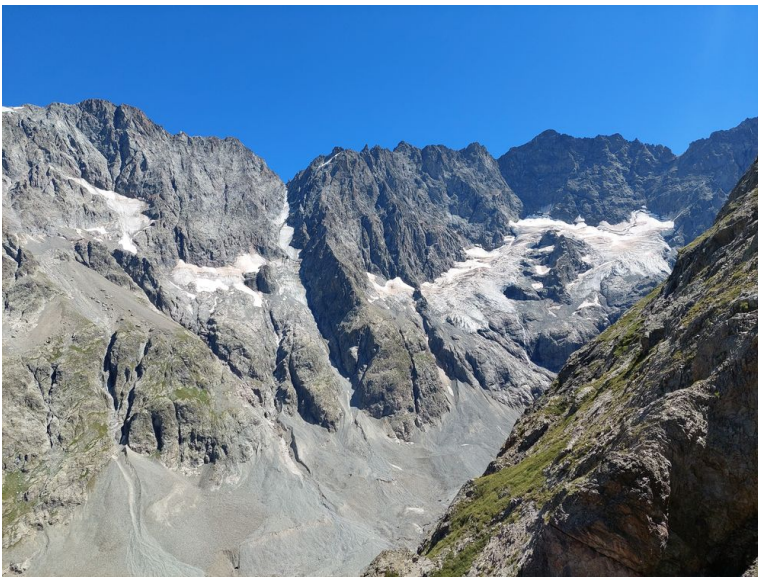
Notre peloton diminué repart vaillamment et, quelques temps plus tard, arrive au pied de la difficulté majeure : 900 m de grimpe d'un seul tenant, sur 4 km, sans palier. Là, on ne mesure plus la pente en pourcentage, les 100 % sont souvent dépassés. Disons que la pente moyenne doit se situer entre 45 et 50°.



Nous nous engageons et, après quelques lacets, nous arrivons à un passage délicat. Il faut mettre les mains. Des câbles sont là pour rassurer les plus réticents. Le peloton est toujours groupé, mais au-delà du précédent passage, des signes de fatigue commencent à se manifester. Le groupe s'étire, se regroupe, mais finalement, c'est la défaillance pour Jean Jacques qui se trouve vraiment à la peine et doit s'arrêter fréquemment. L'heure tourne, il nous faut parvenir sans trop tarder au refuge pour signaler notre arrivée décalée. Deux échappés, Michèle et moi-même, vont se charger de la tâche, laissant Jean Jacques entouré des trois autres. La pente est raide, interminable. Enfin nous apercevons le refuge qui se pointe au sein des rochers, mais pas d'illusion, il est encore bien loin et c'est la défaillance pour moi. J'ai de la peine à mettre un pied devant l'autre, mais bon an, mal an

(plutôt mal...) nous nous approchons du but. Le reste du groupe, très en dessous, n'est plus en vue. Quand soudain, débouchant d'un lacet très en contrebas, un point turquoise apparaît, qui grossit, grossit. Nous reconnaissons Geneviève qui grimpe à fond la caisse et nous rattrape, nous pose et arrive avant nous à l'étape. Le temps d'abandonner son sac au refuge, le point bleu redescend, aussi vite, au secours du défaillant... bel esprit de solidarité. Celui-ci, pendant ce temps, a croqué une « barre d'EPO » ou d'équivalent, a retrouvé un second souffle et monte à un rythme raisonnable. Malgré son genou en vrac, « Gillou petits pas » est arrivé à bon port, sans problème, à son rythme. Tout le monde se retrouve, pas de temps de relégation ou de voiture balai, l'hélico est resté sur sa base. C'est le temps du réconfort.

Plus sérieusement, cette montée au refuge Adèle Planchard est une rude épreuve. Sur 13,8 km, le dénivelé de 1460 m est conséquent et surtout mal équilibré. La première partie est très longue, on y prend peu d'altitude. Celle-ci doit être avalée sur une distance très courte et forcément très raide. Les organismes sont mis à rude épreuve, d'autant que l'altitude n'arrange pas les choses (le refuge se trouve à 3169 m). Pour cette raison ou d'autres, Jean Jacques et moi-même avons subi un gros coup de mou. Les féminines du groupe se sont, par contre, bien comportées. Le petit point bleu, Geneviève, une vraie cavale de la montagne, a avalé la pente à une allure record, se permettant des allers retours pour prendre des nouvelles de l'arrière-garde. Michèle avait une bonne forme, bien qu'elle ait flippé dans les passages verticaux, et Françoise, comme à son habitude, c'était la force tranquille.



Malgré l'épuisement, le jeu en valait la chandelle. Le refuge est construit au sein d'un site minéral grandiose qui surplombe une profonde vallée glaciaire où gît ce qu'il reste du glacier de la Plate des Agneaux. Celui-ci, comme tous les autres de nos montagnes, a perdu l'immaculé de la neige ou le bleuté de la glace. Il est recouvert des cailloux qui s'accumulent à sa surface, au fur et à mesure d'une fonte qui s'accélère année après année. Seuls restent blanc pur les cirques glaciaires de très haute altitude. Et oui, les glaciers alpins ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Il ne faut plus tarder si l'on veut

encore observer leur trace. Malheureusement, les prochaines générations ne verront que les lits rocheux et rabotés, abandonnés des glaces d'antan.

Pour revenir à l'environnement du refuge, il est dominé par la Grande Ruine qui porte bien son nom. Des pics rocheux acérés nous surplombent qui prennent un air bien sinistre quand la nuit tombe. C'est la course d'alpinisme principale au départ du refuge.

Dominant les autres sommets, les 4000 mètres, de la barre des Écrins et du Dôme, illuminent le site de la blancheur parfaite de la calotte glaciaire, qui prend des tons roses ambrés juste avant la disparition du soleil. Magnifique spectacle.



Le refuge est confortable, bien que l'eau courante ne soit accessible qu'à un tuyau extérieur dévalant d'un névé d'altitude, quand il n'est pas gelé ! Un jeune couple nous assure bon accueil et après une nuit de récupération, nous reprenons le chemin de la descente. En bonne forme, nous pouvons prendre le temps d'admirer ce paysage à couper le souffle.

Nous regagnons tranquillement la vallée où nos deux dissidents grimpeurs nous rejoignent peu de temps après. Ils ont le sourire de la mission accomplie et le teint rose éclatant. Le soleil a tapé dur sur le Pic Nord !

Le refuge du Pavé, où ils ont passé la nuit était bien plus sommaire que le nôtre. D'ailleurs un nouveau refuge est en construction



Un petit détail technique : la montée au refuge Adèle Planchard est équipée de câbles pour sécuriser une partie un peu délicate de l'itinéraire. Installation nécessaire pour avoir la certification du plus haut refuge des Écrins accessible par sentier. Lors de notre descente, des ouvriers rajoutaient un bon nombre de câbles.

**Daniel**



Peu après la bifurcation avec le chemin d'Adèle Planchard, celui des Cavales suit encore tranquillement le lit de la rivière, en montant à peine. Quelques lacets et on raccorde la moraine gauche du seul glacier des Cavales qui ait encore survécu au réchauffement climatique, la fourche gauche qui rejoignait autrefois le col des cavales n'est plus qu'un souvenir. L'ascension de la moraine est un vrai défi, la

pente évolue entre 60 % et 80 % en suivant de toute façon le fil de la crête (pas le choix). À la mi-moraine, un sentier redescend, un panneau semble préfigurer un danger «alpiniste uniquement», mais ne donne pas la direction du refuge du Pavé. Nous continuons donc par le sentier du col. Personnellement je fatigue et fais la pause pour respirer tous les 20 ou 30 pas. On monte à plus de 3000 m quasiment pour redescendre à 2840. Un mal pour un bien, on a repéré le sentier du pic pour le lendemain et la sente aux approches du lac qui est fortement reconfigurée par les travaux de construction du nouveau refuge. Lucie, la nouvelle gardienne, m'interpelle immédiatement par mon prénom, non qu'on soit intime : je pense qu'on était les derniers. Le refuge en tôle est précaire, sans eau. Toilette en contrebas, on se lavera les pieds et le museau au torrent, ça suffira... Les autres sont montés par la voie des câbles, refaite en 2015 et pas si difficile que ne le sous-entend le panneau !

Lucie, est sympa et marrante, elle nous a cuisiné une soupe de pois, un colombo de poulet, il restait des lasagnes pour ceux qui préféreraient, un morceau de tomme et un dessert crème Mont-Blanc maison. Elle mange avec nous et nous raconte les heurs et malheurs de la construction du nouveau refuge. Pendant le repas, une cordée de 3 alpinistes redescend d'une voie d'une dizaine de longueurs en 7B au col du Pavé, ils ont échoué et semblent bien contents d'avoir évité les chutes de pierres. Une nuit de sommeil (enfin comme dans un dortoir à 3000 m) et c'est le départ. Lucie a fait les plans : il n'y a que 2 cordées d'alpinistes. Un couple de Hollandais, venu faire le pic N par l'arête S, redescend sur le refuge du promontoire, ils partiront à 5 h. Lucie nous a attribué un levé à 6 h. Les autres sont des promeneurs, ils feront la grasse matinée. Il y a aussi la maman de Lucie, qui a l'air cramée par la montée, elle a accompagné sa nièce venue faire l'aide-gardienne.

Petit-déj et on remonte sur nos pas, puis la sente du col alterne des pierriers et des dalles de granite qu'on escalade sans difficulté. Nous avons bien marché, car nous avons une longueur de distance de corde avec les Hollandais (qui, eux, ont la trentaine). On rejoint le départ de voie qui se fait 25 m plus bas que lorsqu'il y avait le glacier. On grimpe reverso, je fais les deux premières longueurs, François fait la L3 que j'assure à califourchon sur l'arrête une jambe du côté Châtelleret, une jambe côté Pavé 😊. Puis, on fait comme les Hollandais, on oublie que normalement à cet endroit on fait un grand S par un chemin ! Je prendrai donc l'arrête intégrale... Sauf qu'il n'y a pas un seul piton ! C'est là



qu'on est content d'avoir un Friend et de trouver une fissure, après 30 m sans point... Le rocher est un granit très solide, très lisse, avec peu de prise pour les pieds (adhérence) et de très bonnes fissures toujours verticales. François fait la longueur suivante dite « des cannelures » et je finis par l'arrivée au sommet à 10 h 15.

Du sommet (3362 m), on voit la Meije et son « glacier carré » ayant subi un éboulement majeur en 2018 (dégel du permafrost, pas de mort, mais deux blessés, rendant la voie plus qu'aventureuse de nos jours, surtout en fin de saison.) Une très belle vue sur d'autres sommets : Le Râteau, les Bans, la Grande Ruine avec entre ses deux tours un petit bout de la Barre des Ecrins, le Pavé, le Gaspard...



La redescente se fait par une huitaine de petits rappels de 25 m : attention on arrive à peine au relais avec 25 m, il faut souvent faire un pas ou deux, et à ce moment on n'est plus encordé... Comme toutes les fissures sont verticales, et bien on coince le rappel à chaque sortie (intérêt de la corde de secours) !

On rejoint le sentier de descente, pique-nique à la rivière pour remplir les gourdes, sieste de 10 min vers la mine du plan de l'Alpe (je suis claqué, François lui, fait de la marche Nordique 😊 !) et retour au parking, merci aux collègues d'avoir rapproché la voiture, boisson fraîche à la Grave.

**Rodolphe.**

